

## DES AVANTAGES DE LA MORT <sup>1</sup>

### CHAPITRE PREMIER

1. Les considérations exposées dans le livre précédent sur la nature de l'âme nous amènent naturellement et sans effort à parler de avantages de la mort. Si la mort pouvait nuire à l'âme, elle serait un mal; mais elle n'en saurait être un, puisque l'âme est placée hors de ses atteintes; or ce qui n'est pas un mal est un bien, parce qu'il n'y a de mal que ce qui est entaché de vice; mais où il n'y a pas de vice là se trouve le bien; et voilà pourquoi le bien est le contraire du mal, et le mal le contraire du bien. Il y a vertu partout où il y a absence d'intention criminelle : celui-là est innocent qui n'a pas trempé dans le crime; celui qui oublie une offense est bon et généreux; mais ne cherchez pas un sentiment d'humanité dans celui qui ne sait rien pardonner, et que rien ne saurait fléchir.

2. Mais on dira peut-être : Quoi de plus opposé que la mort et la vie ! Si donc la vie est un bien, comment la mort ne sera-t-elle pas un mal ? Eh bien ! voyons ce qu'est la vie, voyons ce qu'est la mort. La vie, c'est la faculté de respirer; la mort, c'est la privation de cette même faculté. Ce don de respirer est mis généralement au nombre des biens. Vivre, c'est donc jouir d'un bien; mourir, c'est en être dépouillé. Rappelons-nous cette parole de l'Écriture : «Voilà que j'ai placé sur tes pas la vie et la mort, le bien et le mal;» identifiant la vie et le bien, ainsi que la mort et le mal, ou comparant entre eux les deux premiers et les deux derniers mots. Pour ne pas sortir des divines Ecritures, disons encore que l'homme fut placé dans le paradis terrestre avec permission de manger des fruits de l'arbre de vie et de tous ceux qui ornaient ce lieu de délice, mais avec défense de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mourir, du moment où il y porterait la main. Adam transgressa la défense du Seigneur, et bientôt tout son bonheur s'évanouit, et, chassé du paradis, il connut la mort. La mort est donc un mal, puisqu'elle est une sanction pénale.

---

<sup>1</sup> traduction de Félix de Gonet (1838)

CHAPITRE 2

3. On peut distinguer trois espèces de morts. La première, la mort que donne le péché, selon cet oracle des Livres saints : «L'âme qui pèche mourra.» La mort mystique, par laquelle on meurt au péché, afin de ne vivre que pour Dieu; c'est de cette mort que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : «Par le baptême nous avons été ensevelis avec lui pour mourir.» La troisième enfin est celle qui termine notre vie par la séparation de l'âme et du corps. La première mort, celle qui vient du péché, est la seule que nous ne saurions trop redouter; la seconde est un très grand bien, puisqu'elle nous dégage des liens du péché; la troisième tient le milieu entre les deux; car si le juste la voit venir avec bonheur, la plupart des hommes tremblent à son approche; elle donne le signal de l'affranchissement pour tous, un bien petit nombre s'en réjouit. Faut-il s'en prendre à la mort ? N'est-ce pas là plutôt la conséquence de cette faiblesse déplorable, qui nous soumet à l'empire des sens et nous inspire la plus vive terreur, au moment de toucher au terme de cette carrière où nous avons cependant rencontré bien plus souvent les larmes et la douleur que les félicités et la joie ? Tels n'étaient pas les sentiments de ces saints personnages qui gémissaient sur la longueur de leur pèlerinage, désirant s'envoler dans les régions heureuses qu'habite le Christ, et dans leur sainte impatience, allant jusqu'à maudire le moment qui les avait vus naître, comme celui qui a dit : «Périssent le jour où je suis né.»

4. Qu'y a-t-il de si attrayant dans cette vie pleine de misères et de soucis, où l'on est continuellement assiégé par la calomnie et par la violence, où l'on entend sans cesse les plaintes de ceux qui souffrent, et qui ne trouvent personne pour les consoler ? Aussi l'Ecclésiaste regardait-il la condition des morts comme préférable à celle des vivants. «Plus heureux, dit-il, est celui qui n'a pas vu le jour, qui n'a pas été témoin de tant de maux.» Ailleurs, le même Ecclésiaste préfère le sort d'un enfant mort dans le sein de sa mère à celui du vieillard qui a vécu de longues années; car il n'a pas vu les nombreuses injustices qui se commettent sur la terre; il n'a pas marché dans les ténèbres et dans les vanités du siècle. Aussi jouit-il d'un repos parfait, tandis que celui qui a été condamné à vivre sur la terre est tourmenté d'une agitation continue. Quel bonheur l'homme trouve-t-il dans ce monde, lui qui est enveloppé de ténèbres, lui qui ne peut jamais arriver à la complète satisfaction de ses désirs ? Amasse-t-il des richesses ? le voilà dans les soucis; il s'agit maintenant de garder la fortune que sa cupidité a su acquérir, d'autant plus malheureux qu'il ne peut pas en profiler; est-il rien de plus misérable que d'avoir d'immenses trésors, dont la conservation nous accable de soucis et dont la possession n'ajoute rien à notre bien-être ?

5. La vie n'est donc qu'un pesant fardeau, l'effet de la mort est de nous en délivrer; la mort, comme tout ce qui soulage, doit être envisagée comme un grand bien. C'est ce qui faisait la joie de Siméon; l'Esprit divin lui avait promis que ses yeux ne se fermeraient pas à la lumière avant d'avoir contemplé le Christ envoyé de Dieu; il le prit entre ses bras lorsqu'il fut présenté au temple, et alors, voyant ses vœux accomplis, il s'écria : «Maintenant, Seigneur, vous permettrez à votre serviteur de se retirer en paix;» faisant entendre que ce n'était pas de son gré, mais par obéissance, qu'il était resté jusque là dans ce monde : il demande à s'en aller, comme s'il s'agissait pour lui de quitter la servitude, pour s'envoler dans les régions de la liberté. Oui, ce sont des chaînes qui nous lient à cette chair périssable, et ce qui est encore plus déplorable, c'est l'attrait du vice, c'est en quelque sorte la puissance du mal qui nous retient sous le joug flétrissant de l'esclavage. Mais, au moment solennel, où l'âme s'apprête à prendre son essor vers les cieux, on la voit, pour ainsi dire, rompre peu à peu les liens qui l'unissent au corps, et sortir radieuse de cette prison étroite et obscure où elle était captive. Le saint roi David soupirait après l'heureux instant qui mettrait un terme à son long pèlerinage sur la terre : «Je ne suis, disait-il, en ce monde qu'un étranger et un voyageur, comme l'ont été mes pères.» C'est ainsi que, semblable à un voyageur, il aspirait avec ardeur vers cette patrie céleste qui doit réunir tous les saints, demandant, pour prix des fatigues dont il avait été accablé, que ses péchés lui fussent remis, avant de franchir le terme de la vie. Il n'y aura pas de place dans le ciel pour celui qui sur la terre n'aura pas obtenu le pardon de ses fautes; car les joies éternelles sont réservées à ceux dont les péchés auront été effacés. Aussi on l'entend s'écrier : «Pardonnez-moi, Seigneur, laissez-moi prendre quelque rafraîchissement avant que je parte, et que je cesse d'être.»

6. Pourquoi donc tenir si fort à la vie, qui en se prolongeant ne fait qu'accroître le nombre de nos péchés et en augmenter le fardeau ! Le Seigneur n'a-t-il pas dit : «A chaque jour suffit sa peine;» et Jacob : «Les jours de mon existence forment cent trente ans; ils sont peu nombreux et bien mauvais,» non que le saint patriarche ait voulu dire que chaque jour fût mauvais; mais c'est

qu'avec nos jours qui se multiplient, nos crimes vont toujours s'accroissant, car aucun jour ne s'écoule sans péché.

7. C'est pourquoi l'Apôtre dit excellemment : «Vivre pour le Christ m'est un devoir, mourir serait un gain;» envisageant la vie comme une nécessité, la mort comme un avantage. En effet, la vie pour nous c'est le Christ dont nous sommes les serviteurs, et à qui nous devons obéissance, comme l'ont fait ses saints dans la prédication de l'Évangile. Siméon dit : «Seigneur, permettez maintenant que votre serviteur se retire,» parce qu'il attendait l'avènement du Christ. Le Christ est notre roi, ses ordres sont sacrés pour nous, nous ne pouvons en négliger l'exécution. Combien n'y a-t-il pas d'officiers que l'empereur retient dans des pays éloignés, ou pour qu'ils y maintiennent l'honneur de son empire, ou pour qu'ils y remplissent quelque charge ? Abandonnent-ils leur poste avant d'en avoir obtenu l'autorisation ? Combien faut-il être plus docile aux ordres de Dieu qu'à ceux des hommes ! Aux yeux des saints, la vie, c'est le Christ; mourir, c'est un gain. Aussi l'Apôtre, comme un esclave résigné, traîne sans murmurer le fardeau de la vie; mais, comme un sage éclairé de la plus vive lumière, il embrasse la mort avec joie. N'est-ce pas un avantage d'échapper au péché qui va s'augmentant sans cesse ? N'est-ce pas un avantage de terminer une existence malheureuse, pour en recommencer une autre pleine de félicité ? Il ajoute : «Mourir pour aller partager la gloire du Christ vaut cent fois mieux; mais il est plus utile pour vous que je reste dans la chair.» Ainsi l'un est infiniment meilleur, mais l'autre est nécessaire; nécessaire pour les œuvres; meilleur à cause de la grâce et de l'union avec le Christ.

CHAPITRE 3

8. Maintenant que nous avons appris de l'Apôtre que l'âme, en se dégageant de son enveloppe terrestre, va régner avec le Christ, pourvu que par ses œuvres elle ait mérité cette faveur, recherchons plus particulièrement ce qu'est la vie, ce qu'est la mort. D'après l'enseignement des livres saints, la mort, c'est la séparation de l'âme d'avec le corps, c'est la division de l'homme en deux parties. A l'instant où nous rendons le dernier soupir, le lien qui unit l'âme et le corps est rompu. Voilà ce qui faisait dire à David : «Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges.» On ne peut douter qu'il s'agit ici des liens de la vie, des liens qui forment l'union de l'âme avec le corps; on en voit la preuve dans le verset suivant du même psaume : «La mort des saints est précieuse devant le Seigneur.» Le prophète se transporte en esprit dans cet avenir heureux, où il sera réuni aux âmes pures qui ont avec piété réuni leurs âmes en Jésus Christ, et il se sent pénétré d'allégresse; car il n'a pas craint de se dévouer pour le salut du peuple de Dieu en marchant seul contre Goliath, pour se mesurer avec lui dans un combat singulier, et détourner le fléau qui menaçait la nation entière; ou lorsqu'il affrontait la mort pour apaiser le courroux du Seigneur; ou lorsqu'il s'offrait en holocauste à la vengeance divine pour sauver son peuple du trépas. Il savait qu'il est bien plus glorieux de mourir pour le Christ que de régner sur la terre. Quoi de plus grand en effet que de devenir la victime du Christ ! Bien qu'il parle fréquemment de sacrifices offerts par lui au Seigneur, remarquez comment il s'exprime dans cette circonstance : «Je vous offrirai un sacrifice de louanges.» Il ne dit point je vous offre, mais je vous offrirai, voulant signifier par là qu'il n'y a de sacrifice vraiment digne de Dieu que celui d'une âme qui se présente comme victime à sa gloire, après avoir rompu les chaînes qui l'assujettissaient au corps; car avant la mort il n'y a pas de louange parfaite, et sur la terre on ne peut louer personne complètement et sans restriction, puisqu'on ignore la conduite qu'il tiendra dans la suite. La mort est donc la séparation de l'âme et du corps, suivant ces paroles de l'Apôtre : «Il vaut beaucoup mieux se séparer de la terre, pour aller vivre avec le Christ.» Quels peuvent être les résultats de cette séparation, le corps abandonné par l'âme reste impassible; l'âme retrouve sa liberté, son repos, et va participer au bonheur du Christ, si elle s'en est rendue digne.

9. Quel est sur la terre l'objet constant des efforts du juste, si ce n'est de se dégager du contact impur de ce corps, qui l'enlace de toutes parts de ses liens, d'échapper à ses exigences importunes, de renoncer aux plaisirs, à la mollesse, de se dérober à l'ardeur de passions ? N'est-ce pas imiter la mort, même dès la vie, que de mourir à toutes les jouissances de la chair, à ses convoitises, aux vaines sollicitudes du siècle, comme saint Paul qui a dit : «Le monde a été crucifié pour moi, et j'ai été crucifié pour le monde ?» Pour ne pas nous laisser ignorer qu'on peut mourir même pendant la vie, et de la mort la plus heureuse, il nous exhorte à introduire la mort de Jésus dans nos sens : car celui qui aura subi la sainte mort de Jésus jouira de sa vie éternelle. Efforçons-nous donc de mourir afin de mériter de vivre. Une vie de bonheur nous attend après la mort, c'est-à-dire après la victoire, lorsque nous aurons vaillamment combattu : alors la chair ne sera plus en opposition avec l'esprit; alors plus de lutte, plus de combat, nos passions amorties seront enchaînées par la victoire. Ô mort glorieuse, ton repos est cent fois préférable à cette vie de tourments. Voici les paroles de l'Apôtre dont je m'autorise : «Ainsi la mort travaille en nous; mais en vous, c'est la vie.» Combien la mort d'un seul édifiait-elle de peuples nombreux ? c'est pourquoi il enseigne que cette mort doit être l'objet des vœux de l'homme ici-bas, afin que la mort du Christ éclate dans notre corps, mort heureuse sans doute, dans laquelle s'anéantit l'homme extérieur, pour que l'homme intérieur soit régénéré, et que, brisant sa prison terrestre, il aille habiter les demeures préparées aux élus dans le ciel. C'est imiter sa mort que de s'arracher à la chair, que d'en rejeter loin de soi les étreintes, suivant les paroles que le Seigneur a mises dans la bouche d'Isaïe : «Rompez les chaînes de l'iniquité, anéantissez les obligations que la violence a imposées, renvoyez libres ceux qui sont opprimés, et faites cesser toute exigence injuste.»

10. C'est encore imiter la mort, que de fouler aux pieds toute satisfaction terrestre, de soupirer après les joies divines, et, prenant son essor, de s'élever jusqu'à ces hautes régions, où saint Paul, même de son vivant, s'entretenait en esprit, selon qu'il a écrit : «Notre conversation est dans les cieux;» ce qui peut se rapporter également à l'idée qu'on se fait à l'avance du bienfait et à la méditation. Là étaient ses pensées, là étaient ses entretiens, là était la source où il puisait la sagesse; car son âme n'était point retenue par les barrières étroites de la chair. L'homme sage, qui se met à la recherche des biens célestes, fait divorce avec son corps, refuse de vivre avec lui, lorsqu'il désire contempler la vérité sans voile et dans toute sa splendeur; il faut donc qu'il se dégage des filets où le corps le retient, et des nuages dont il est enveloppé. La vérité pure habite une sphère qui est loin de la portée de nos mains, de nos yeux ou de nos oreilles : nos yeux ne

voient que des objets périssables; ce qui est éternel leur échappe. A combien d'erreurs la vue ne donne-t-elle pas lieu, en nous montrant les objets tout autrement qu'ils ne sont; que d'illusions ont leur source dans la faiblesse de notre ouïe ! Si nous voulons ne pas être trompés, laissons les choses visibles, bornons nos recherches aux objets invisibles. Quand notre âme n'est-elle plus la dupe des sens, quand peut-elle s'élever jusqu'au trône où la vérité réside, si ce n'est lorsque, se dérochant à l'empire du corps, elle se met à l'abri de ses déceptions ? La vue, l'ouïe la rendent le jouet de mille illusions; qu'elle rejette donc ces instruments défectueux. Écoutez la défense de l'Apôtre : «Ne touchez, ne regardez, ne goûtez rien de ce qui porte à la corruption.» Or quels sont les objets qui portent à la corruption, sinon ceux qui flattent les sens. Et pour nous montrer que ce n'est point en cédant aux inclinations charnelles, mais bien en suivant les inspirations élevées de l'esprit et l'humilité du cœur qu'on arrive au sanctuaire de la vérité, il ajoute : «Notre conversation est dans les cieux.» C'est donc là que nous devons chercher la vérité, ce qui est et qui ne périt pas; que notre âme se replie sur elle-même, et qu'elle rassemble toutes ses forces; qu'elle ne se confie à rien de ce qui lui est étranger; qu'elle cherche à se connaître elle-même et à se comprendre; qu'elle s'attache à tout ce qui lui paraît être la vérité; qu'elle regarde comme faux, erroné, tout ce qui présente un attrait à nos penchants; qu'elle s'en éloigne avec précipitation, car elle n'y trouverait que mensonge et que ruine.

11. L'Apôtre a donc raison de rabaisser et de flétrir le corps en l'appelant le corps de la mort. Quel œil a jamais contemplé la vertu dans sa splendeur ? La justice est-elle palpable pour nos mains ? Nos regards ont-ils jamais pu saisir les formes de la sagesse ? Lorsque notre esprit est plongé dans la méditation, nous n'aimons pas que personne vienne nous interrompre, qu'aucun bruit se fasse entendre à nos oreilles, et quelquefois notre âme est tellement absorbée que les objets même présents ne sont plus sensibles pour nous. Nos pensées ne sont-elles pas environnées d'une plus grande lucidité au milieu de la nuit ? La vérité ne semble-t-elle pas choisir les ténèbres pour se montrer à nous à découvert ? Aussi le prophète nous dit-il : «Les projets que vous aurez formés, méditez-les lorsque vous prendrez votre repos de la nuit.» Il en est qui ferment les yeux pour suivre une idée avec plus d'attention, comme si la vue était un obstacle à la découverte de la vérité. Souvent nous recherchons la solitude, de crainte que des discours étrangers, parvenant à nos oreilles, ne viennent à jeter notre âme comme dans un chemin détourné, loin des objets qu'elle poursuit.

12. Que d'obstacles, que d'embarras, dont notre corps est l'origine, et qui ôtent à l'âme une grande partie de sa vigueur et de sa liberté ! Job a prononcé une grande vérité, lorsqu'il a dit : «Souvenez-vous que je suis une boue que vous avez pétrie.» Si donc notre corps n'est que limon, il nous enduit en quelque sorte d'une matière grossière, qui étend jusqu'à notre âme la souillure de l'intempérance : «Vous m'avez revêtu de peau et de chair, et mon corps est affermi d'os et de nerfs.» Notre âme est donc enlacée par une multitude de nerfs, voilà pourquoi elle se trouve si souvent gênée dans ses mouvements. Il ajoute : «Vous ne m'avez pas purifié de mon iniquité; si je suis impie, malheur à moi ! mais si je suis juste; je ne relèverai pas la tête. Je suis plein de confusion, vous m'avez livré en proie aux tentations.» La vie est-elle autre chose qu'un tissu de pièges ? Nous marchons sur des précipices cachés; ses tentations nous assiègent de toutes parts. Job a dit encore : «La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une tentation continuelle ? la vie de l'homme sur la terre, déclare-t-il; car il est une autre vie dans le ciel. «La vie de l'homme est comme la vie d'un mercenaire,» dont l'existence s'écoule au milieu de pénibles travaux que des fables amusent, flottant sans cesse au gré de vains discours qui l'entraînent. Sa demeure est construite de boue, et il passe sa vie dans la fange. On ne trouve en lui ni fermeté de caractère, ni fixité dans les idées : le jour il soupire après la nuit, la nuit il soupire après le jour; il gémit avant de s'asseoir à la table du festin, il arrose ses mets de pleurs; toujours des larmes, toujours la crainte et les soucis cuisants, point de relâche à ses tourments, point de repos dans ses fatigues, toujours la colère, l'indignation et les furieux transports; il se prend à invoquer la mort, mais la mort est sourde à ses prières; s'il la voit s'approcher, il la salue avec joie : car il n'y a de paix pour l'homme qu'au sein de la mort.

CHAPITRE 4

13. On dira peut-être : La mort n'est pas l'ouvrage de Dieu. La vie seule avait été placée par lui dans le paradis terrestre, où s'élevait l'arbre de vie, et la vie était la lumière des hommes. La mort est donc un mal, puisqu'elle y est venue plus tard, et qu'elle y a été introduite par le péché. Comment serait-il permis d'adopter une pareille opinion ? Suivant les philosophes païens, la mort détruit toute sensation, et Apôtre nous déclare qu'elle est un bienfait immense, puisqu'elle nous met en possession de la gloire du Christ. Peut-on dire que la mort soit funeste, si elle éteint en nous la faculté de sentir ? Du moment que tout sentiment est anéanti, nous ne sommes plus accessibles à la douleur, parce que la douleur est une sensation. Si, au contraire, nous pouvons, même après la mort, recevoir des impressions, comme l'âme seule est capable de les éprouver, il s'ensuit qu'il n'y a pas eu destruction pour elle. La vie, qu'on regarde comme une source de bonheur, n'a donc pas disparu; l'âme doit, au contraire, sentir des jouissances beaucoup plus vives : la mort ne saurait lui faire obstacle. Son action est plus vive, parce qu'elle ne s'exerce que sur elle-même, sans aucune participation du corps, qui lui est plus à charge qu'utile. Ou a donc perdu l'âme qui a conservé avec l'innocence les inspirations vertueuses ? Que si elle s'est jetée dans les souillures de l'impureté, ce n'est pas la mort, c'est la vie qui est un mal, parce qu'elle n'était plus la vie. Qu'est-ce en effet que la vie que flétrissent les péchés et les vices ? Pourquoi donc accuser la mort, qui est ou la rançon de la vie, ou la fin de nos douleurs et de nos larmes ? Ainsi ou la mort nous endort dans son repos, ou si elle a des peines, elles ne sont pas son ouvrage.

14. Pensez-y donc. Si la vie est un fardeau, la mort nous en délivre; si elle est un tourment, la mort y met un terme; si au-delà il y a un jugement à subir, au-delà encore est la vie. Ici-bas la vie n'est donc pas un bien; ou si elle est un bien sur la terre, comment la mort n'est-elle pas un bien à son tour, puisqu'elle n'a pas à redouter dans le ciel la colère d'un juge irrité ! Mais, si la vie est un bien sur la terre, à quelles conditions ? avec les vertus, sans doute, et les bonnes mœurs. Il ne faut donc pas l'estimer sous le rapport de l'union de l'âme et du corps, mais parce qu'à force de vertu elle parvient à triompher du mal qui est son œuvre, et parce qu'elle entre en possession des biens, dont la mort est la source, afin qu'elle travaille plutôt à tout ce qui est du ressort de l'âme qu'à ce qui tient à l'alliance de cette dernière avec le corps. Que si la vie est un bien quand elle est l'image de l'âme brisant les entraves du corps; que si, à son tour, l'âme est sainte quand, dans un noble essor, elle fuit cette société dangereuse, la mort, sans doute, est un bien aussi, puisqu'elle rompt les liens qui retenaient l'âme attachée à la chair.

15. Quel bien n'opère pas la mort ? Elle sépare l'âme et le corps, qui se faisaient une guerre cruelle, et leur rend la paix; elle fait entrer dans le port ceux qui, longtemps battus par les terribles orages de ce monde, cherchent une retraite sûre; elle n'aggrave la condition de personne; elle laisse chacun, pour le jour du jugement, dans l'état où elle l'a trouvé; elle nous soustrait aux maux présents, elle nous console par la perspective d'un avenir plus heureux. Ajoutons que les hommes ont tort de craindre la mort, comme si avec elle la nature rentrait dans le néant. Car, si nous nous rappelons que Dieu n'est pas l'auteur de la mort, mais qu'après la chute de l'homme, après ses prévarications, il fut condamné à rentrer dans la terre d'où il était sorti, il sera démontré que la mort est la fin du péché. Dieu craignant, sans doute, que plus la vie se prolongerait, plus les fautes seraient nombreuses. Le Seigneur permit donc à la mort d'apparaître sur la terre pour mettre fin au péché. Mais, pour que la nature ne s'anéantît pas une seconde fois dans la mort, la résurrection des morts fut établie; si le péché finit à la mort, d'un autre côté la résurrection perpétue la nature. La mort est un passage qu'il faut franchir avec intrépidité; oui, c'est le passage de la corruption à la pureté, de la nécessité de mourir à la jouissance de l'immortalité, de la guerre à l'état de paix. Que le nom de la mort ne vous effraye donc pas, rappelez-vous plutôt les heureuses conséquences qu'elle doit avoir. La mort détruit le règne du vice et commence celui de la vertu. De là cette parole de l'Écriture : «Que mon âme meure avec les âmes des justes,» c'est-à-dire qu'elle soit ensevelie avec elles pour déposer les souillures, et qu'ensuite elle commence à vivre de la vie sainte de ces hommes qui ont soumis et leurs corps et leurs âmes aux lois sévères de la mortification du Christ. Or, la mortification du Christ, c'est la rémission des péchés, le pardon de tous les crimes, l'oubli de toutes les erreurs et la rosée la plus abondante de la grâce. Enfin, pour compléter l'apologie de la mort, ne suffit-il pas de dire que c'est la mort qui a racheté le monde ?

CHAPITRE 5

16. Mais parlons de cette mort qui n'épargne personne. Pourquoi la craignons-nous, puisqu'elle ne porte aucun préjudice à notre âme ? Les livres saints ne nous disent-ils pas : «Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, car ils ne peuvent tuer l'âme.» C'est par elle, en effet, que notre âme, s'échappant enfin de cette demeure terrestre où elle était étroitement enchaînée, jouit de toute la plénitude de sa liberté. Tant que dure notre commerce avec le corps, efforçons-nous, en marchant sur les traces de la mort, d'arracher notre âme à sa couche charnelle, et sortons de ce sépulcre infect; dégageons-la des liens du corps; affranchissons-nous de toute affection passagère, afin que notre ennemi, lorsqu'il se présentera, ne trouve rien en nous qui soit à lui. Aspirons aux choses éternelles; que notre cœur, s'élevant sur les ailes de la charité, aille se reposer dans le sein de Dieu. Quittons ces lieux, c'est-à-dire, quittons les vaines sollicitudes du monde, les criminelles préoccupations du siècle. Le Seigneur nous en fait un devoir : «Levez-vous, dit-il, partons,» intimant à chacun l'ordre de rompre toute attache honteuse, de relever notre âme qui penche vers la terre, et de lui faire prendre l'essor sublime de l'aigle, suivant qu'il est écrit : «Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle.» Ces consolantes paroles doivent s'entendre de l'âme. Que notre âme, semblable à l'aigle, s'élève au-dessus des nuages, dans les hautes régions de l'espace; qu'elle quitte sa grossière dépouille pour se revêtir de splendeur, et qu'elle s'enfonce dans les profondeurs du ciel, où elle n'a pas à redouter de perfides filets. L'oiseau qui descend sur la surface de la terre, ou qui ne peut s'élever au haut des airs, périt souvent victime des mille pièges qui lui sont tendus de toutes parts. Ainsi l'âme doit craindre de s'abaisser aux choses de la terre. L'or, l'argent, un domaine, l'attrait du plaisir : voilà quels sont les pièges qu'elle doit redouter. Nous recherchons la fortune, et bientôt elle nous étouffe dans ses bras; nous courons après l'argent, c'est la glu où nos pieds s'embarrassent; nous envahissons l'héritage du prochain, et nous sommes chargés de chaînes. Pour du bien sans valeur nous exposons notre âme, qui est d'un prix infini. Tous les trésors du monde ne valent pas une seule âme. Que sert à l'homme de gagner le monde si son âme est perdue ? Que peut-il donner en échange ? Ni l'or, ni l'argent ne peuvent la racheter; c'est l'or qui le plus souvent fait sa ruine. Et que peuvent les attraits d'une femme ? Laissez-vous séduire, et vous serez bientôt réduit au plus dur esclavage. La débauche, la tristesse, la colère, sont comme un poids énorme qui pèse sur l'âme, ou plutôt ce sont autant de pointes acérées qui la clouent en quelque sorte et qui l'attachent au corps.

17. Fuyons tous ces dangers, efforçons-nous de faire de notre âme l'image et la ressemblance de Dieu. Eviter le mal, pratiquer la vertu, c'est se rendre semblable à Dieu. Ce sublime artiste s'est plu à nous peindre des couleurs de la vertu : «C'est moi, dit le Seigneur, en s'adressant à Jérusalem, c'est moi qui ai peint les murailles.» Prenons garde que notre négligence, armée d'un sombre pinceau, ne décolore et n'obscurcisse ces murailles, les remparts de notre âme. «J'ai peint tes murailles,» dit-il, afin, sans doute, que nous puissions repousser les assauts de l'ennemi.

18. Notre âme est comme une citadelle entourée de remparts, au-dessus desquels elle domine, selon ces paroles de l'Écriture : «Je suis une ville fortifiée, je suis une ville assiégée.» Ces remparts lui sont utiles pour repousser les attaques de ses ennemis. Oui, notre âme est un mur qui dans le camp, s'étend autour de notre tente pour la protéger. Aussi nous lisons dans les Cantiques : «Je suis comme un roc, mes mamelles sont comme des tours.» Que peut-on craindre à l'abri des remparts que le Seigneur lui-même a embellis ? «J'ai peint tes murs de mes propres mains, dit-il, et mon regard veille constamment sur toi.» Qu'elle est heureuse l'âme sur laquelle s'étend la sollicitude de Dieu, que Dieu soutient de sa main puissante, comme l'âme du saint prophète; qui était sans cesse en présence et sous le regard de Dieu ! «Car les yeux du Seigneur sont continuellement ouverts sur les justes,» et le prophète lui-même a dit : «J'étais sous ses yeux, comme ayant trouvé en lui ma paix.» Celui-là a de bonnes fortifications qui connaît ce qu'il a été donné à l'homme de connaître, et qui a étudié la règle des mœurs. L'âme, ornée de toutes ses grâces, s'avance parmi les fleurs, et, trouvant son époux assis, qui s'entretenait avec ses amis, elle lui dit : «Toi qui reposes au milieu de ces jardins, fais-moi entendre ta voix, à moi, dit-elle, et non point aux amis de l'époux; fuyez, mon frère.» Elle exhorte son époux à fuir, parce qu'elle peut elle-même suivre ses pas loin des choses de la terre. Elle lui recommande d'imiter dans sa course le daim léger qui échappe à un piège : car elle veut fuir aussi et s'envoler loin de ce monde.

19. C'est de là que Platon a tiré l'idée de ce jardin consacré à Jupiter, et il l'appelle quelque part le jardin de l'intelligence. Jupiter à ses yeux est le Dieu, l'esprit qui anime le monde. L'âme, qu'il appelle Vénus, entra dans ce jardin pour jouir des richesses qui s'y trouvaient

répandues; elle y trouva Porus, qui y était venu tout rempli de nectar pris en trop grande abondance. Cette fiction, il n'a évidemment empruntée au livre des Cantiques, où il est écrit que l'âme, attachée à Dieu, a pénétré dans le jardin de l'intelligence, pour y goûter les fruits variés de la vertu, et savourer le parfum des sages discours, qui sont des fleurs odorantes. Qui peut ignorer que c'est du paradis dont il est parlé dans la Genèse, et où s'élevaient l'arbre de vie, l'arbre de la science du bien et du mal et tous les autres arbres, qu'il a transporté et planté dans le jardin de l'intelligence les vertus et les richesses de l'esprit ? Salomon, dans le Cantique des Cantiques, ne l'appelle-t-il pas le jardin de l'âme, ou plutôt l'âme elle-même ? Il dit : «Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé, un jardin entouré de clôtures, une fontaines scellée; vos plants sont un jardin de délices.» Ailleurs l'âme s'exprime ainsi : «Retirez-vous, aquilon; venez, vent du midi, soufflez de toutes parts dans mon jardin, que les parfums en découlent; que mon frère descende dans son jardin.» Allégorie charmante ! L'âme parée de vertus est ce parterre couvert de fleurs; le paradis, avec tous ses trésors embaumés, est dans son sein. Le Verbe de Dieu invite à y descendre, afin que par sa rosée divine il féconde l'âme et y fasse germer toutes sortes de fruits. Or, les vertus de l'âme sont les fruits dont se repaît le Verbe de Dieu, toutes les fois qu'il la trouve docile à ses préceptes, il en cueille les fruits et en fait ses délices. Sa présence divine en notre âme fait exhaler mille odeurs suaves, et de tous côtés se répandent à flots pressés les parfums délicieux de la grâce.

20. Écoutez les paroles de l'Époux (l'Époux c'est le Verbe divin, auquel notre âme est pour ainsi dire unie par les liens sacrés du mariage) : «Ma sœur, mon épouse, j'ai visité mon jardin, j'y ai recueilli de la myrrhe et d'autres parfums, j'y ai mangé mon pain et mon miel, j'ai bu mon vin et mon lait. Mangez et buvez, mes amis; enivrez-vous, mes frères. Je dors, mais mon cœur veille.» Quels sont ces fruits, quels sont ces mets dont Dieu use si volontiers ? Il se réjouit lorsque nous réprimons nos mauvais penchants, lorsque nous méritons le pardon de nos fautes, lorsque nous effaçons jusqu'aux dernières traces de nos iniquités, lorsque nous ensevelissons nos coupables pensées; car la myrrhe sert à embaumer les corps, et le péché est mort, le péché qui n'a rien de la suavité de la vie. La parole divine peut se comparer au baume salutaire qui guérit les plaies de notre cœur; la loi de Dieu, ses promesses consolantes sont le pain et le miel qui fortifient et soulagent notre âme. Salomon reconnaît que la parole de vie est l'aiment de l'esprit : «Les sages discours, dit-il, sont des rayons de miel.» Les sages discours sont ceux qui arrêtent les projets criminels, qui nous arrachent à l'iniquité, qui étouffent en nous tout sentiment d'orgueil, quand notre esprit renonce aux erreurs qui l'avaient séduit. Il est aussi des discours plus puissants, qui affermissent le cœur en le remplissant de la nourriture solide des divines Écritures. Il est des paroles qui ont la douceur du miel, propres à toucher le cœur le plus endurci, et à lui inspirer une vive componction. Il en est qui, comme une boisson généreuse, excitent l'esprit, le remplissent d'allégresse. Enfin il est des discours simples, qui ont la pureté et la blancheur du lait. Voilà les mets agréables et substantiels que l'époux divin présente à ses amis, lorsqu'il leur dit : «Mangez et buvez, enivrez-vous, mes frères.» Ses amis sont ceux qui le suivent et qui prennent part au banquet de ses noces. L'âme remplie de cette nourriture divine, de cette boisson sacrée (chacun en effet boit l'eau de ses vases et l'eau de ses fontaines), tombe dans l'ivresse; elle s'endort au monde, et ne veille qu'en Dieu. Alors le Verbe demande qu'elle lui ouvre la porte, afin de la combler de ses grâces.

21. Voilà le banquet de Platon, ce nectar heureux mélange du vin et du miel du prophète, ce sommeil de Poros, ce festin de la vie, auquel les dieux sont toujours assis, parce que le Christ est la vie. Son âme s'est nourrie de ces saints discours, et s'est manifestée dans le Verbe. Sortie de l'esclavage de la chair, l'âme se sépare du corps et s'identifie avec le Verbe.

CHAPITRE 6

22. Les principautés des airs, les puissances du monde sont là qui cherchent à nous renverser des murailles où l'âme s'est retranchée, à embarrasser ceux qui marchent d'un pas ferme et droit, à précipiter dans le fossé ceux qui veulent s'élever en haut et à les ramener sur la terre. Ce doit être pour nous une raison de nous attacher avec plus de force à suivre les traces du Christ; ces puissances ennemies jettent devant nos yeux tous les biens du siècle, dont l'effet est d'amollir et de plier l'esprit à leur gré. Marche donc, ô âme, marche vers Jésus Christ. Tantôt elles nous inspirent l'amour de l'or, tantôt l'envie de nous approprier le bien de notre voisin, et nous empêchent de nous rendre au banquet divin auquel nous avons été invités. Prenez garde de donner dans le piège; empresses-vous de revêtir la robe nuptiale, et courez au festin du riche; craignez que tandis que vous vous laissez aller à des préoccupations étrangères, il n'adresse son invitation à d'autres, et que vous ne soyez exclus. Souvent elles allument en nous une dévorante ambition, afin que, nous enflant d'un vain orgueil, à l'exemple du premier homme, et voulant nous élever à Dieu, nous venions à négliger ses préceptes, et que nous perdions les vertus que nous avons acquises; car celui qui ne possède que peu sera dépouillé même du peu qu'il a.

23. Combien de fois même, lorsque nous sommes occupés de la prière, qui nous met en communication intime avec Dieu, ne nous arrive-t-il pas d'être poursuivis de pensées criminelles, de fantômes impurs, qui cherchent à nous distraire de ce pieux exercice ? A combien d'artifices notre ennemi n'a-t-il pas recours pour nous faire oublier nos bonnes résolutions et nous détourner de nos saintes pratiques ? Tantôt il enflamme nos sens d'une ardeur coupable; tantôt il nous jette dans les occasions les plus dangereuses, espérant que la rencontre imprévue du vice nous trouvera sans défense, et que le regard lascif de la débauche sera une blessure mortelle à notre âme. Il nous obsède d'inspirations perverses, de suggestions honteuses. Dans ces moments rappelons-nous le conseil du sage : »Tenez-vous sur vos gardes, de crainte qu'une pensée coupable ne vienne à surgir dans votre âme,» et que le Seigneur ne vous dise : Pourquoi t'arrêtes-tu à des idées de crime au fond de ton cœur ? Prenez garde que, vous livrant à l'orgueil, au milieu des richesses, de l'abondance et des honneurs, vous ne vous disiez, dans l'enivrement de vos succès : C'est par mon habileté que j'ai acquis tous ces biens, et qu'ainsi vous n'oubliez le Seigneur votre Dieu.

24. L'âme qui veut marcher vers Dieu doit renoncer à toutes ces affections terrestres. Combattez comme un soldat intrépide du Christ, et, dédaignant les biens périssables d'ici-bas, allez à la conquête du bonheur éternel. Tenez vos regards élevés vers le ciel, pour ne pas vous laisser séduire par le péché. Les voluptés du siècle sont des appâts dangereux, d'autant plus redoutables qu'elles conduisent à la tentation et au mal. Rechercher les plaisirs, c'est se jeter au travers de mille dangers. L'œil de la courtisane est une occasion de chute pour le faible; c'est un piège où il trouvera la mort. De la bouche corrompue de la femme sortent aussi des discours qui vous égarent, vous enivrent un instant, mais qui deviennent bientôt pour vous une source d'amertume et de remords cuisants. La possession du bien d'autrui, voilà encore un danger contre lequel il est difficile de se prémunir. C'est ainsi que la carrière de la vie est toute couverte d'embûches. Le juste a dit : «Dans la voie où je marchais, il y avait mille pièges cachés.» Quant à vous, prenez la voie de celui qui nous déclare : «Je suis la voie, la vérité et la vie,» afin que vous puissiez dire un jour : «Il a converti mon âme, il m'a conduit à travers les sentiers de la justice, à cause de son nom.»

25. Que le siècle soit donc mort pour nous; qu'elle périsse, la sagesse de cette chair qui est l'ennemie de Dieu. Que notre âme n'obéisse qu'à la voix du Christ, afin que chacun de nous puisse dire avec le prophète : «Mon âme n'est-elle pas soumise à Dieu ?» Il n'est pas là question d'obéissance au siècle, au monde. Ce langage serait déplacé dans la bouche du riche et de l'avare; il n'y a que l'homme juste, que l'homme modéré dans ses désirs qui puisse le tenir avec vérité. L'avare dit, au contraire : «Mon âme, tu possèdes des richesses considérables, pour de longues années; repose-toi, mange, bois, livre-toi à tous les plaisirs de la table.» Le cœur de l'avare ne reconnaît en effet d'autre empire que celui des sens; mais le corps n'est entre les mains du juste qu'un instrument docile : comme un habile ouvrier qui donne à la matière qu'il travaille toutes les formes, l'homme sage fait exécuter à son corps tous les mouvements convenables, et l'assujettit à toutes les lois de sa volonté. Sous sa main il devient comme un instrument plein d'harmonie, qui fait entendre le doux concert de toutes les vertus : tantôt on dirait la chasteté qui soupire ses chants divins; tantôt c'est la tempérance, c'est la sobriété qui font résonner leur suave mélodie; tantôt on croit entendre les accords si purs de la virginité, les tons plus graves de la viduité; quelquefois une tendre sympathie unit l'instrument et le musicien. Que vos chants soient donc toujours purs, pour que cette sympathie soit irréprochable. Car, à force de voir, à

## SAINT AMBROISE DE MILAN

force d'entendre, il est impossible que notre âme ne soit quelque peu modifiée par les impressions multipliées qu'elle reçoit. Aussi les Livres saints n'ont pas manqué de nous dire : «Que vos yeux ne s'arrêtent que sur ce qui est honnête.» Et ailleurs : «Ne prolongez pas trop longtemps vos entretiens avec une étrangère; n'attachez pas vos yeux sur la jeune fille. Ne prêtez pas l'oreille aux paroles de la femme sans pudeur.»

## CHAPITRE 7

26. Mais pourquoi parler des dangers qui nous entourent à l'extérieur ? Nous avons à nous garantir de ceux que nous avons en nous-mêmes. Il y a dans notre corps mille pièges contre lesquels nous avons à nous défendre. Défions-nous-en, et ne permettons pas à notre âme de faire alliance avec lui : «Mettez votre cœur en communication avec un ami et non avec un ennemi,» dit l'Écriture. L'ennemi, c'est votre corps toujours en hostilité avec l'esprit; c'est lui qui enfante les haines, les dissensions, les querelles, tous les désordres. Prenez garde que votre âme ne contracte des relations trop étroites avec lui, de crainte que vous ne les confondiez ensemble. Car si cette union fatale avait lieu, la chair, qui ne doit occuper que le second rang, serait préférée à l'âme, qui lui est de beaucoup supérieure. C'est l'âme en effet qui donne la vie au corps, et c'est la chair qui porte la mort dans l'âme. Confondre leurs impulsions diverses, c'est confondre en quelque sorte leurs substances. Alors l'insensibilité du corps envahit l'âme, et le corps usurpe toutes les fonctions de l'âme. La lumière nous fournit un exemple de cette communication de l'âme avec le corps, uns néanmoins s'identifier avec lui. En effet, la lumière se répand sur tous les objets, et en est cependant bien distincte. Ne confondons pas ensemble deux agents qui diffèrent si fort par leur nature; mais que les relations de l'âme avec le corps soient telles que l'âme gouverne le corps, qu'elle lui donne la vie et la lumière.

27. Nous ne pouvons nier toutefois qu'elle ne s'affecte des impressions du corps : ainsi elle tombe dans la tristesse avec lui, et Jésus lui-même a dit : «Mon âme est triste jusqu'à la mort,» exprimant les affections qu'il éprouvait comme homme; et ailleurs : «Mon âme est toute troublée.» C'est ainsi que la voix, le geste, les sentiments d'un musicien suivent les sons qu'il tire de sa flûte, de sa lyre ou de tout autre instrument; il devient triste si la musique exprime la tristesse, gai si elle exprime la joie; son âme s'excite quand les sons deviennent aigus et perçants, elle s'attendrit si elle entend une douce mélodie : il y a ainsi la plus parfaite harmonie entre la musique qu'il chante et les sentiments qu'il éprouve. En agissant sur les organes comme le musicien sur les cordes de son instrument, l'âme qui sait se maintenir dans une discrète réserve ne touche que bien légèrement, si je puis le dire, les cordes qu'elle fait vibrer; en telle sorte que les sons dont l'oreille est frappée ne viennent pas donner un démenti à la pureté des mœurs ou à la vertu dont ils sont les interprètes. Dans toutes ses pensées, dans toutes ses œuvres, elle a toujours soin d'établir l'accord le plus exact entre ses sentiments et ses actions. Dans l'âme doit être le principe d'action, le corps est l'instrument dont elle se sert; distinguons en conséquence ce qui commande et ce qui obéit; mettons une différence entre ce qui est nous, et ce qui est à nous. Si l'on aime les qualités de notre âme, on nous aime réellement; si l'on recherche la beauté des formes extérieures, on ne s'attache pas à nous, mais à notre corps, dont les charmes se flétrissent et passent si promptement.

28. Réfléchissez à ces paroles du prophète : «Il n'a pas reçu en vain son âme.» C'est en vain qu'il a reçu son âme (pour en revenir aux misères de cette vie), celui dont l'esprit charnel bâtit encore sur le sable du siècle l'édifice d'une grandeur passagère. Chaque jour nous nous levons pour manger et pour boire, et les mêmes besoins se reproduisent quelques instants après. Chaque jour nous cherchons de nouvelles richesses, et notre cupidité n'est jamais satisfaite. Il est écrit : «L'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre;» celui qui aime l'argent ne verra jamais ses désirs comblés. Ses inquiétudes n'auront pas de terme, ses grandes richesses ne lui serviront de rien. Chaque jour nous voulons savoir de nouvelles choses; et qu'est-ce que la science elle-même, sinon une source de peines ! Tout ce qui est a déjà existé; il n'y a rien de nouveau sous le soleil, tout n'est que vanité. «Tous les instants de ma vie m'ont été à charge,» dit l'Ecclésiaste. Prendre la vie en haine, c'est en même temps exalter la mort. De plus, la condition de ceux qui n'existent plus lui a paru préférable à celle des vivants; il a proclamé heureux celui qui n'a pas reçu le jour et qui n'en a pas porté le poids. «Mon cœur a longtemps cherché à connaître le bonheur de l'impie; j'ai poursuivi la sagesse et la science; j'ai voulu connaître les joies, les soucis, l'orgueil que donne le pouvoir, et j'ai trouvé que la vie a mille fois plus d'amertume que la mort;» non pas que la mort ait de l'amertume pour tout le monde, mais seulement pour l'impie. Et cependant la vie en a encore davantage pour lui; car il est plus affreux : de vivre dans le péché que d'y mourir, parce que l'impie, tant que dure sa vie, multiplie ses offenses, tandis que la mort, en terminant son existence, arrête le cours de ses débordements.

29. Beaucoup de personnes se réjouissent lorsqu'on leur accorde l'absolution de leurs péchés. Si elles ont l'intention de se corriger, c'est bien; mais c'est mal si elles veulent persister dans le péché. Un refus leur aurait été beaucoup plus avantageux, parce qu'au moins il leur eût épargné un crime nouveau. N'oublions jamais cette grande pensée de l'Apôtre, qui déclare que non seulement ceux qui commettent le mal, mais encore ceux qui l'approuvent méritent la mort;

que ceux qui se permettent ce qu'ils blâment dans les autres ne seront point justifiés, et qu'ils ont prononcé leur propre sentence. En condamnant les autres, ils se sont condamnés eux-mêmes. Qu'ils ne se flattent point, parce qu'ils ont joui quelque temps de l'impunité, et qu'ils n'ont pas subi leur arrêt, ils se préparent de plus terribles châtiments au fond de leurs consciences; ils connaissent ces crimes qu'ils ont soin de voiler aux yeux du monde, et en condamnant les péchés des autres ils fournissent à leur conscience des armes d'autant plus redoutables contre eux-mêmes. «Ne méprisez pas, dit l'Apôtre, les trésors de la bonté et de la patience de Dieu.» La bonté divine vous invite à vous repentir et à vous corriger; la dureté avec laquelle vous persistez dans vos erreurs ne peut qu'irriter votre juge futur, qui vous infligera le juste châtiment de vos crimes.

30. La mort n'est donc pas un mal; elle n'existe en réalité ni pour ceux qui sont encore en ce monde ni pour ceux qui l'ont quitté; les uns vivent en-deçà de la tombe, les autres au-delà. Elle n'a rien de fâcheux pour ceux qui ne l'ont pas subie, puisqu'ils ne la connaissent point, ni pour ceux dont le corps est privé de sentiment, et dont l'âme jouit de la plénitude de sa liberté.

CHAPITRE 8

31. Si la mort apparaît terrible au jugement des hommes, ce n'est pas qu'il y ait en elle rien d'effrayant; mais ce qui épouvante, c'est l'opinion qu'on se fait de ce dernier moment, que chacun explique d'après les dispositions de son cœur, ou que le témoignage de sa conscience lui fait redouter. Que chacun de nous, sans se plaindre des rigueurs de la mort, s'en prenne donc aux désordres de sa conscience. Pour le juste, c'est le repos dans le port; pour le pécheur, c'est l'écueil où il se brise. Assurément, ce n'est pas de mourir, c'est de vivre dans la crainte de la mort que se tourmentent ceux qu'elle effraie. Il n'y a donc de pénible et de fâcheux que la crainte de la mort. Mais cette crainte naît de l'opinion, et de notre faiblesse naît à son tour l'opinion qui lutte contre la vérité qu'elle obscurcit; car c'est par la vérité qu'on est fort, et par l'opinion qu'on est faible. Mais cette opinion n'est point une œuvre de la mort, c'est la vie qui la fait, et voilà le poids le plus lourd qui l'accable. Il est donc évident que ce n'est point à la mort, mais que c'est à la vie qu'il faut reporter l'effroi qu'elle inspire. Qu'avons-nous en effet à craindre la mort, s'il n'y a rien dans notre vie qui autorise nos appréhensions ? C'est le sentiment de son crime qui donne à l'homme la terreur du supplice; or ce crime est l'acte d'un vivant, et non pas d'un mort : c'est donc à la vie, dont les actes dépendent de l'exercice de notre volonté, qu'il convient de les reporter; la mort n'y est pour rien. En effet, est-elle autre chose que la séparation de l'âme et du corps ? L'âme s'affranchit, le corps se dissout; l'affranchissement de l'âme fait sa joie, la dissolution du corps le rend insensible; ce qui est insensible n'a plus rien de commun avec nous.

32. Toutefois, si la mort est un mal, comment se fait-il que la jeunesse ne craigne pas de vieillir, et ne s'effraie point d'un âge qui la rapproche de la mort, et qu'on trouve plus de résignation dans l'homme qui s'éteint peu à peu dans les bras de la mort que dans celui qu'elle frappe inopinément ? Mais à ceux qui croient que la mort est un mal, il y a, je crois, une réponse sans réplique à faire : c'est par la vie qu'on va à la mort, et c'est par la mort qu'on revient à la vie; car pour ressusciter il faut être mort. Mais les hommes sans réflexion redoutent la mort comme le souverain mal; le sage, au contraire, n'y voit que le repos après le travail et la fin de ses misères.

33. Il y a deux causes que l'on peut assigner à l'effroi que la mort inspire aux esprits légers : la première, c'est qu'ils la regardent comme une destruction complète; mais il ne saurait y avoir destruction totale pour l'homme dont l'âme survit au corps, sous la réserve expresse que le corps lui-même doit ressusciter. La seconde, c'est qu'ils tremblent à l'idée des châtiments dont les effraient sans doute les fables inventées par les poètes, Cerbère et ses aboiements, le gouffre hideux du Cocyte, Charon plus hideux encore, les Furies, ou bien les abîmes du Tartare, triste repaire de l'hydre cruelle; Titye, dont les entrailles fécondes renaissent pour de nouvelles souffrances sous les coups de l'impitoyable vautour qui les dévore; Ixion et sa roue, qu'entraîne, pour son supplice, un mouvement perpétuel; ou bien enfin ce rocher toujours suspendu sur la tête de joyeux convives qu'il menace d'écraser dans sa chute. Fables que tout cela; et cependant je ne saurais nier qu'après la mort il y a des peines établies. Mais que fait à la mort ce qui doit la suivre ? Toutefois, si la mort et sa suite ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, il en doit être nécessairement de même à l'égard de la vie. Ainsi donc il n'y a pas de supplices qui se rapportent à la mort. En effet, comme je l'ai dit plus haut, c'est un lien qui se rompt, c'est la séparation de l'âme et du corps; or cela n'est point un mal, parce que mieux vaut cent fois l'affranchissement et l'union avec le Christ. Mais si la mort n'est point un mal, la mort des pécheurs est chose terrible; ainsi le mal n'est point dans la généralité, il est tout dans la restriction. En effet, la mort des justes est précieuse devant Dieu, d'où il suit évidemment que l'amertume de la mort n'est pas dans la mort, mais dans le péché.

34. Les Grecs ont donc eu raison de donner à la mort un nom qui emporte avec lui l'idée de fin; ils l'appellent *Τελυτην*, parce qu'elle est la fin de cette vie. L'Écriture appelle aussi la mort un sommeil, ainsi qu'il a été écrit : «Notre ami Lazare dort; mais je m'en vais l'éveiller.» Heureux sommeil, car c'est le repos, comme il a été dit : «J'ai dormi, je me suis reposé, et je me suis levé, parce que le Seigneur a pris ma défense.» Ainsi le repos dans la mort est rempli de douceur, et le Seigneur éveille ceux qui se reposent, parce qu'il est lui-même la résurrection.

35. C'est aussi une belle parole que cette parole de l'Écriture : «Vous ne louerez personne avant la mort.» En effet, c'est dans ce qui l'approche de plus près que l'homme se fait connaître, et on l'estime dans ses fils, s'il les a bien élevés, s'il les a instruits dans les sciences appropriées à leurs besoins; car la dissolution des enfants retombe sur le père. Ensuite, comme chacun, pendant la vie, est exposé à pécher, et que la vieillesse n'en est pas exemple, il a été dit : «Abraham mourut dans une heureuse vieillesse,» parce qu'il resta toujours fidèle à ses pieuses résolutions. La mort est donc le témoignage de la vie. Car si vous ne devez pas de louange au

pilote avant qu'il ait conduit le vaisseau dans le port, comment pourrez-vous louer un homme avant qu'il soit entré dans la demeure de la mort ? Il est son pilote à lui-même, il vogue sur la mer de la vie, et tant qu'il est sur les flots il est exposé au naufrage. Le général d'armée ne se couronne de lauriers que lorsque le combat est terminé; le soldat ne dépose ses armes et ne reçoit le prix de ses services qu'après la défaite de l'ennemi. C'est donc à la mort que tous les services sont payés, qu'on reçoit sa solde et la faveur d'un congé.

36. Quels grands avantages Job attribuait à la mort, en disant : «Puisse la voix d'un mourant me bénir !» Car bien qu'Isaac, au lit de mort, ait béni ses enfants, et Jacob les patriarches, cependant il était possible de rapporter aux mérites des auteurs de cette bénédiction, ou à la tendresse paternelle, la grâce qui y était attachée. Mais ici il n'y a de prérogative ni pour la vertu ni pour la tendresse; il n'a que le privilège de la mort, puisque la bénédiction d'un mourant, quel qu'il soit, a tant de prix que le saint prophète l'appelle sus sa tête. Ayons donc cette pensée sans cesse présente à l'esprit, et gardons-la dans notre cœur.

37. Si nous voyons un homme pauvre près de mourir, venons à son secours, aidons-le de nos deniers, et que chacun de nous dise :«Puisse un mourant me bénir !» Notre prochain est-il faible, ne lui refusons pas notre appui; réduit à la dernière extrémité, ne l'abandonnons pas; mais que la pensée de Job nous vienne à l'esprit, et disons : «Puisse un mourant me bénir !» Que votre éloge se trouve dans la bouche du mourant, du vieillard usé par l'âge, de l'homme dangereusement blessé, du malade et de celui qui touche à la porte du tombeau. Quels fruits abondants de bénédiction cette simple parole a produits ! Combien de fois n'a-t-elle pas fait monter la rougeur à mon front, quand je passais, sans le regarder, devant un mourant, quand je ne visitais pas les malades, quand je repoussais l'indigent, quand je ne rachetais pas le captif, et que j'étais plein de mépris pour la vieillesse ! Que cette pensée soit donc toujours dans notre cœur, pour y éveiller ou y soutenir le sentiment de la pitié. Que votre nom se mêle aux dernières paroles du mourant, et que son âme vous bénisse, en quittant son corps pour s'envoler au ciel. Arrachez au trépas celui qui, sans votre secours, aurait succombé, afin que vous puissiez dire : «Que la voix du mourant me bénisse !»

CHAPITRE 9

38. Qui pourrait douter des avantages de la mort, puisqu'avec elle et par elle cessent enfin et s'effacent à jamais les inquiétudes qui nous agitaient, tout ce qui nous faisait rougir, tout ce qui était armé contre nous, les orages et les tempêtes de la vie, et ces amorces séduisantes que nous présentait le vice; puisqu'en même temps se ferme le gouffre du sépulcre; que sa rage est vaincue, et qu'enfin se brisent ces liens charnels qui nous enchaînaient sur la terre, tandis que la vertu, la sagesse et ses nobles préceptes, la gloire, l'attachement pour le bien, la soumission à Dieu, remontent au divin séjour, pour demeurer éternellement dans la pureté, jouissant du souverain bien et de l'immortalité, sans que rien puisse en priver le juste qui vit alors dans le sein de celui d'où il tire son origine, comme il a été dit : «dont nous sommes les enfants ?» Car l'âme ne meurt point avec le corps; cela est évident, puisqu'elle ne vient pas du corps. C'est ce que nous enseigne l'Écriture dans plus d'un passage. Adam reçut en effet l'esprit de vie du Seigneur notre Dieu, et il fut fait homme pour une âme vivante. David a dit : «Rentre dans ton repos, ô mon âme; car le Seigneur m'a comblé de ses biens.» Quels sont ces biens dont il parle : «Parce qu'il a garanti mes pieds, et qu'il m'a délivré de la chute.» Vous le voyez, le saint roi se félicite de trouver dans la mort un remède à ses maux, parce que avec elle se terminent ses égarements, et que c'est la volonté, et non la nature, qui a péché en lui.

39. Affranchi et libre enfin, il s'écrie : «Je plairai au Seigneur dans la région des vivants.» C'est dans la mort que se trouve cette région des vivants. Ce repos des âmes, dont il parle, c'est la terre des vivants, dont l'accès est fermé aux péchés, et où fleurit la gloire des vertus. Mais ici-bas tout est plein de morts, parce que les péchés y abonnent, et il a été dit avec raison : «Laissez les morts ensevelir leurs morts.» Mais plus haut il avait été dit dans le même sens : «Son âme demeurera dans les délices, et la terre sera l'héritage de sa race,» c'est-à-dire, l'âme de celui qui craint Dieu vivra au milieu de tous les biens, afin qu'il y ait pour elle permanence et conformité. Cela peut s'entendre aussi de tout homme vivant, de manière que s'il a la crainte de Dieu, il demeure dans le bien, ait sa place dans le ciel, reste maître de son corps, qu'il s'assujettira comme un esclave, et qu'il possède l'héritage de la gloire et des célestes promesses.

40. D'où il suit que si nous avons le dessein de vivre, après la mort de notre corps, dans la jouissance des biens qui attendent le juste, gardons-nous de laisser notre âme s'unir à notre corps, s'y attacher, contracter avec lui une alliance qui l'entraînerait au mal, de permettre qu'elle s'enivre à ses fêtes, qu'elle chancelle, flotte au gré de ses passions, qu'elle ait foi dans les plaisirs où il se plonge, et qu'elle se confie à ses sens. Car il y a mensonge et erreur dans l'œil, dont le regard se trompe, déception dans l'oreille, qui est souvent le jouet d'une illusion, l'organe du goût n'est pas non plus infaillible, et c'est avec raison qu'on a dit : «Que vos yeux voient la justice,» et encore : «Que votre langue ne parle pas mal.» Ces paroles n'auraient point été dites, si nos sens n'étaient pas sujets à se tromper souvent. Une femme s'est présentée à vous; son visage vous a séduit; vous l'avez jugée belle; eh bien ! vos yeux se sont trompés, ils ont mal vu; leurs rapports ont été mensongers. Car s'il n'en avait pas été ainsi, ils auraient surpris en elle les plus honteuses passions, l'impudicité, des désirs insatiables; ils y auraient vu tous les vices réunis, une âme couverte de plaies, une conscience labourée de cicatrices. «Celui qui a vu une femme et l'a désirée, a déjà commis l'adultère dans son cœur.» Voyez quelle déception ! ce n'est pas la vérité, c'est le crime qu'il a cherché. Car s'il a voulu la voir, c'était pour allumer en lui le feu d'une passion criminelle, ce n'était point pour connaître la vérité. Il y a donc erreur de l'œil partout où il y a erreur de sentiment. Ainsi regard et sentiment, tout est déception. Voilà pourquoi nous lisons dans les Écritures : «Ne vous laissez point séduire par vos yeux,» c'est-à-dire, ne laissez pas votre âme se prendre au piège, «car la femme perd les âmes si précieuses des hommes.» L'ouïe aussi est déception. Combien de fois, par le charme flatteur de ses paroles, la courtisane n'a-t-elle pas séduit le cœur d'un jeune homme qu'elle trompe et dont elle se joue ?

41. Sauvons-nous donc des pièges dressés partout sous nos pas; parce que notre cœur est assailli par les tentations, parce que nos pensées s'enlacent dans les filets que leur tendent à la fois la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût. Fuyons de perfides séductions; marchons à la recherche du bien, sachons nous y attacher, l'imiter; qu'il pénètre dans nos cœurs et les purifie par sa présence, qu'il jette sur nos mœurs l'éclat de ses doux rayons, et qu'il nous corrige par l'effet de la société que nous formons avec lui. Car le bien est, pour celui qui s'y attache, une source de perfection, puisqu'il a été dit : «Vous serez saint avec les saints, élu avec les élus, pervers avec les pervers, et innocent avec les innocents.» Par l'assiduité et l'imitation on devient, en quelque sorte, l'image du modèle qu'on a adopté. C'est pourquoi il est dit encore : «Parce que vous allumez mon flambeau, Seigneur.» En effet, plus on approche de la lumière, plus vite on est éclairé; plus nous sommes près de la lumière éternelle, pour sa splendeur se réfléchit en nous.

Ainsi l'âme qui s'attache au Dieu bon, invisible et immortel, fuit les biens charnels et terrestres, renonce à tout ce qui est périssable et devient semblable à l'unique objet de ses vœux, dans lequel elle vit et se nourrit, et parce qu'elle n'aspire qu'à l'être immortel, elle n'est pas sujette à la mort. Car l'âme qui pèche, meurt, non qu'il y ait en elle dissolution de parties mais elle meurt à Dieu en vivant pour le péché. Or celle qui ne pèche pas ne meurt pas, parce qu'en restant dans sa nature elle conserve aussi sa force et sa gloire.

42. Comment y aurait-il anéantissement de sa substance, puisque c'est l'âme qui donne la vie ? la vie commence pour le corps où elle est introduite; vient-elle à le quitter, la vie cesse. Ainsi l'âme, c'est la vie. Comment concevoir que la mort puisse l'atteindre, puisqu'elle lui est en tout opposée ? La neige ne s'échauffe point, parce que la chaleur la dissout promptement; la lumière et les ténèbres sont incompatibles, car l'une dissipe les autres : que la lumière vienne à briller, les ténèbres s'effacent; allumez le feu, et la neige disparaît. Mais si l'âme d'où émane la vie n'est point accessible à la mort, elle ne meurt point; or l'âme ne connaît point la mort, donc l'âme ne meurt point.

## CHAPITRE 10

43. L'homme a reçu la raison en partage; mais ce n'est qu'une raison humaine. Ce qui est divin c'est ce que dit le Seigneur : «J'ai la puissance de quitter mon âme et de la reprendre.» Vous voyez donc qu'elle ne meurt pas avec le corps, cette âme qui peut être quittée et reprise, et que le Seigneur remet entre les mains de Dieu son Père. Mais vous direz peut-être que c'est ici un cas particulier au Christ, et, quoiqu'il ait pris tout ce qui est de l'homme, qu'il y a cependant une autre cause d'où il provient. Pour ne pas user le temps en vains propos, écoutez-le parler : «Que savez-vous si, celle nuit même, votre âme ne vous sera pas redemandée ?» A-t-il dit : si votre âme ne mourra pas ? non, certes, mais ne vous sera pas redemandé. On ne redemande que ce qui a été donné; c'est le cas où se trouve l'âme, elle n'est pas anéantie. A celle idée se joint celle de la permanence, qui ne s'allie nullement à celle de la destruction. Comment donc mourrait cette âme, quand la sagesse de Dieu a dit qu'il ne faut pas craindre celui qui peut tuer le corps, car il ne peut pas tuer l'âme ? Le prophète n'a-t-il pas dit encore : «Mon âme est toujours entre tes mains, Seigneur.» Toujours, il n'y a donc pas pour elle de temps déterminé.

44. Et vous-même, remettez votre âme entre les mains du Seigneur. Non seulement quand elle quitte le corps, mais encore lorsqu'elle y est unie, l'âme est dans les mains de Dieu. Vous ne voyez pas d'où elle vient, ni où elle va. C'est un mystère qui échappe à votre intelligence. Elle est en même temps en vous et avec Dieu. Enfin le cœur du roi est dans la main du Seigneur, qui en règle les mouvements et le gouverne. Le cœur est rempli par l'esprit, parce que l'esprit est l'essence de l'âme; il en est la force. Je ne parle point de cette force qui se manifeste dans les bras, mais dans les conseils, avec la tempérance, la piété et la justice. Si donc le cœur de l'homme est dans la main du Seigneur, il faut le croire surtout de l'âme. Mais si l'âme est dans la main de Dieu, elle n'est certainement pas enfermée avec le corps dans le tombeau; elle n'est point consumée par les flammes du bûcher; mais elle entre dans un saint repos. C'est donc en vain que les hommes élèvent de fastueux tombeaux, comme si l'âme, et non le corps seul, devait y demeurer.

45. Mais l'Écriture témoigne que des demeures ont été préparées aux âmes dans le ciel. On lit en effet dans les livres d'Esdras : «Quand le jour du jugement sera venu, la terre rendra les corps de ceux qui sont morts, et la poussière les restes des morts qui reposent dans les tombeaux, et les âmes abandonneront les demeures où elles ont été déposées, et le Très-Haut sera révélé à tous les yeux sur le trône d'où il jugera.» Voilà ces demeures dont parle le Seigneur en disant qu'il y a chez son Père des demeures qu'en retournant auprès de lui il va préparer à ses disciples. Mais j'ai cité les livres d'Esdras pour que les gentils comprissent bien que c'est de nos livres que les philosophes ont pris ce qu'on admire dans leurs ouvrages; plutôt à Dieu qu'ils n'y eussent mêlé rien de superflu et d'inutile ! plutôt à Dieu qu'ils ne se fussent pas follement imaginé que les âmes des hommes sont les mêmes que les âmes des bêtes, et que la plus belle récompense qui leur est réservée, c'est que les âmes des plus illustres philosophes passent dans le corps des abeilles et des rossignols; en telle sorte que ceux dont les discours avaient nourri le genre humain pussent encore le charmer par la douceur du miel et la suavité du chant ! N'était-ce donc pas assez d'avoir dit que l'âme, dégagée des liens du corps, se rendait dans un lieu invisible, dont les Latins ont traduit le nom par celui de *infernus* ?

46. L'Écriture a fait mention des demeures préparées pour les âmes, et c'est ainsi qu'elle prévient les plaintes qu'ont fait entendre les hommes, en disant que les premiers justes paraissent, jusqu'au jour du jugement, c'est-à-dire pendant une longue suite d'années, privés de la récompense qui leur est due. Le jour du jugement est semblable, dit-elle, au jour du triomphe; on n'y tient compte ni de la lenteur des derniers, ni de la course précipitée des premiers. Ce jour du triomphe est attendu par tous, puisqu'il doit, en éclairant la honte du vaincu, remettre au vainqueur la palme de la victoire. On y voit encore que ceux qui ont été engendrés les premiers sont pleins de force, tandis que la faiblesse est le partage de ceux qui sont venus après eux. En effet l'Écriture compare les enfantements douloureux de ce siècle avec le travail de la femme : ceux-là sont robustes en effet qu'elle a mis au monde dans la force de l'âge; faibles et débiles, au contraire, ceux qui sont les fruits de sa vieillesse. Comme le sein de la femme, le siècle s'est épuisé par des enfantements trop nombreux, et, semblable à la créature, il voit, avec la perte de la jeunesse, se briser l'énergie de sa force qui s'éteint.

47. Les âmes attendent donc, avec l'accomplissement des temps, la récompense qui leur est due, les unes, le châtement, les autres la gloire, et toutefois celles-ci ont déjà recueilli quelque fruit de leur sainteté; celles-là ont déjà eu à souffrir de leurs crimes. Celles qui ont observé la loi de Dieu ont vu la récompense qui leur était destinée, et que les anges avaient préparé leurs futures demeures; les autres ont été affligées du spectacle des supplices réservés à la

## SAINT AMBROISE DE MILAN

dissimulation et à l'orgueil, ainsi que de la honte et de la confusion qui les attend, afin qu'en contemplant la gloire du Très-Haut, elles rougissent de paraître en présence de celui dont elles ont méprisé les commandements. Si Adam a prévariqué, il a été aussi rempli de confusion; et de même que l'oubli des ordres de Dieu l'a entraîné au mal et qu'il s'est caché n'osant point, tout déchiré qu'il était par les remords d'une conscience coupable, soutenir l'éclat de la présence divine; de même les âmes pécheresses n'oseront point élever leurs regards vers les rayons de la lumière céleste qui éclairera les fautes dont le souvenir se dressera contre elles pour les accuser.

CHAPITRE 11

48. La joie des âmes justes sera partagée en plusieurs degrés. D'abord pour avoir vaincu la chair et ne s'être pas laissé séduire par les charmes mensongers; ensuite, pour prix de leur zèle, de leur vigilance et de leur pureté, elles jouissent d'une parfaite tranquillité, et ne sont point, comme les âmes des impies, remplies de terreur et de troubles, tourmentées par le souvenir de leurs vices et agitées par des passions inquiètes. Troisièmement, elles sont soutenues par le témoignage qu'elles se rendent d'avoir fidèlement gardé la loi de Dieu, et elles ne trembleront pas, au jour du dernier jugement, dans l'incertitude de l'arrêt qui doit décider du mérite de leurs actions. Quatrièmement, elles ont déjà l'intelligence de leur repos, elles commencent à entrevoir leur gloire future, et, en se livrant aux douceurs de ces pensées consolantes, elles reposeront, sous la garde des anges, dans les demeures où les attend le calme le plus doux. Cinquièmement, ce qui donne plus de prix encore à leur sainte joie, c'est d'avoir brisé les liens d'un corps périssable et d'être sorties de son obscure prison pour entrer dans la lumière et dans la liberté en possédant l'héritage qui leur fut promis. Le repos en effet, a ses degrés, parce que la résurrection a les siens. «Comme tous les hommes meurent en Adam, ainsi ils ressusciteront tous dans le Christ, mais chacun dans son rang : le Christ d'abord, ensuite les enfants du Christ qui ont eu foi en son avènement, puis les autres.» Il y aura donc un ordre établi dans les degrés de lumière et de gloire, comme il y a un ordre pour les mérites de chacun. Plus le rang sera avancé, plus la gloire sera grande. Sixièmement, leur visage s'éclairera de rayons semblables à ceux du soleil, et se rapprochera de la lumière que jettent les étoiles; mais cet éclat qui resplendit autour d'elles est inaltérable. Septièmement, ils s'abandonnent sans crainte à la joie, leur confiance est entière; il n'y a point en eux de mouvements désordonnés quand ils courent contempler la face de celui aux pieds duquel ils ont toujours déposé l'hommage de leur obéissance. Voilà pourquoi leur cœur, que ne trouble le souvenir d'aucune méchante action, s'ouvre à l'espérance de recevoir le prix glorieux d'un faible travail. Dès que les justes en ont goûté les premiers avantages, ils comprennent tout le mépris qu'on doit avoir pour ces passions humaines, à la défaite desquelles est attachée la gloire d'une récompense éternelle. Ces âmes heureuses sont les âmes des justes qui plus haut ont été appelées immortelles, parce que l'éternité commence déjà pour elles, dans le sein de la félicité et à l'abri des coups de la mort. C'est là, dit l'Écriture, ce repos dont elles jouissent et qui est partagé en sept ordres différents, ces prémices de gloire qu'elles recueillent avant de goûter, dans les demeures qui les attendent, la douceur d'une paisible union. C'est pour cela que le prophète dit à l'ange : «Un temps sera donné aux âmes, afin qu'après avoir été séparées du corps elles voient ce que vous leur avez promis.» Et l'ange répondit : «Elles auront sept jours de liberté, pendant lesquels se vérifieront toutes les paroles qu'elles ont entendues, et ensuite elles se réuniront dans leurs demeures.» Tout ce qui se dit ici des justes est plus explicite que ce qui a rapport aux châtiments des impies, parce qu'il vaut mieux connaître quel sera le bonheur des âmes innocentes que de savoir comment seront punies les coupables.

49. Puisque les justes obtiennent pour récompense la grâce de voir Dieu face à face, et de s'éclairer de la lumière qui illumine tout homme, prenons donc avec nous-mêmes la courageuse détermination de travailler à nous rapprocher de Dieu; qu'il soit l'objet de nos prières, de nos désirs, que rien ne puisse nous en séparer. Ici-bas, c'est par la méditation, la lecture et de constants efforts vers la sainteté que nous serons unis à Dieu, et que nous parviendrons à le connaître, autant qu'il est possible à l'homme de le faire. Sur la terre nous ne le connaissons qu'imparfaitement, parce qu'il n'y a de véritable perfection que dans le ciel; sur la terre nous sommes faibles, dans le ciel nous serons pleins de forces. «Aujourd'hui nous ne voyons que des imagos confuses, à travers un voile; plus tard la vérité sera face à face avec nous.» Alors en effet tous les nuages seront dissipés, et il nous sera permis de contempler la gloire du Seigneur, que nos âmes, aujourd'hui plongées dans la sombre prison du corps, et obscurcies par un voile de souillures, ne peuvent voir clairement. «Quel homme vivant, dit le Seigneur, peut voir les traits de mon visage ?» Cela est vrai; car si nos yeux ne peuvent soutenir l'éclat des rayons du soleil, et si l'homme, en tenant ses regards constamment attachés sur cet astre, court, dit-on, le risque de devenir aveugle; si la créature ne peut sans danger pour elle-même reposer a vue sur la créature, comment concevoir que ce même homme, tout chargé du poids d'un corps matériel, puisse impunément élever ses yeux vers la face resplendissante de l'éternel Créateur ? et qui peut compter qu'il sera justifié en la présence de Dieu, quand cette grâce est interdite à l'enfant né d'hier; quand personne n'oserait se glorifier d'être sans tache ?

50. Ne craignons donc point de mourir, ne redoutons pas ce terme où tous doivent arriver et qui fut pour Esdras la récompense de sa piété, puisque le Seigneur lui dit : «Tu seras reçu par les hommes, et pendant tout le reste du temps tu converseras avec mon Fils et avec les saints qui

te ressemblent.» S'il y avait gloire et bonheur pour Esdras à converser avec ses semblables, combien seront plus grand et notre bonheur et notre gloire, à nous qui serons réunis à des êtres bien supérieurs, et à converser avec ceux dont nous admirons les œuvres ?

51. Mais à qui appartient ici la priorité, à Esdras ou à Platon ? car c'est d'Esdras et non de Platon que Paul a suivi les leçons. Le premier, par l'effet de la révélation qui lui avait été faite, a enseigné que les justes habiteraient un jour avec Jésus Christ et avec ses saints. Socrate dit qu'il a hâte d'aller se réunir à ses dieux, aux hommes vertueux. C'est donc de nos livres que les philosophes ont tiré ce qu'il y a de beau dans leurs ouvrages, et Socrate pose comme une vérité ce qu'il ne pouvait appuyer d'aucun témoignage; nous, au contraire, nous avons l'autorité de la parole divine. Moïse et Élie ont apparu avec le Christ; Abraham reçut dans sa maison deux anges avec son Dieu; Jacob a vu les armées du Seigneur; Daniel a déclaré, par l'inspiration du saint Esprit, que les justes brillaient d'une splendeur égale à celle du soleil et des étoiles.

CHAPITRE 12

52. Forts de tous ces secours, allons d'un pas ferme vers Jésus, notre Rédempteur; marchons avec intrépidité dans la voie qui doit nous conduire dans l'assemblée des patriarches, et, quand le jour sera venu, partons sans hésiter, réfugions-nous auprès d'Abraham, notre père; la société des saints, les justes réunis nous attendent; allons, sans que rien puisse enchaîner nos pas. Nous irons, oui nous irons près de nos pères, vers ces maîtres de qui nous tenons notre foi, afin que, si les œuvres nous manquent, la foi du moins vienne à notre aide, et que nous conservions notre glorieux héritage. Nous irons dans les lieux où Abraham nous ouvre son sein, pour y recevoir les pauvres, comme il y a reçu Lazare, et dans lequel reposent tous ceux qui, dans ce siècle, ont été en proie à tous les maux de la persécution.

53. Étendez, ô père céleste, étendez vos mains vers ce pauvre pécheur, ouvrez-lui vos bras, ouvrez votre sein pour y recevoir la foule de ceux qui ont cru en Dieu. Cependant la foi s'est accrue, mais l'iniquité abonde, et la charité s'est refroidie. Nous irons vers ceux qui ont trouvé un asile dans le royaume de Dieu, avec Abraham, Isaac et Jacob, parce que, invités au festin, ils n'ont pas refusé l'honneur qui leur a été fait. Nous irons dans ce paradis de délices, où Adam, tombé jadis entre les mains d'odieux ravisseurs, ne verse plus de larmes sur ses blessures, et où le larron lui-même s'enivre de la joie d'être admis à prendre sa place dans l'empire céleste, dont le ciel est sans nuages, où jamais ne gronde le tonnerre, ne brillent les éclairs, ne soufflent les vents; où il n'y a ni matin ni soir, ni été ni hiver, qui marquent le partage du jour et de la nuit, et les variations du temps. Il n'y aura ni froid, ni grêle, ni pluie; le soleil, la lune et les étoiles ne s'y feront pas voir; la majesté seule de Dieu y resplendira dans tout son éclat. Dieu en effet sera la lumière de tous, et cette lumière véritable, qui éclaire tous les hommes, n'enviera à personne sa brillante clarté. Nous irons dans les lieux où Jésus notre Seigneur, a préparé des demeures à ses serviteurs, pour que nous soyons avec lui dans le séjour qu'il habite; c'est lui qui l'a voulu. Quelles sont ces demeures ? Écoutez, il va parler : «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père.» Quelle est sa volonté ? «Je viendrai une seconde fois, et je vous appellerai auprès de moi, afin que vous soyez-où je suis moi-même.»

64. Mais, direz-vous, c'est seulement à ses disciples qu'il parlait ainsi; c'est donc à eux seuls que sont destinées les demeures qu'il leur promet. Eh quoi ! pour ses onze disciples seulement ? Où donc seront reçus ces peuples qui, de toutes les parties du monde, viendront se reposer dans le royaume de Dieu ? Qu'y a-t-il qui nous autorise à douter des effets de la volonté divine ? Pour le Christ, c'est avoir déjà fait que de vouloir. De même qu'il nous a montré le chemin, de même il nous montrera les lieux où il aboutit. N'a-t-il pas dit : «Vous savez où je vais, et vous connaissez le chemin ?» Le lieu, c'est auprès de son Père; la voie, c'est le Christ, comme il l'a dit lui-même : «Je suis la voie, la vérité et la vie; c'est par moi seul qu'on va vers mon Père.» Entrons donc dans cette voie, gardons la vérité, suivons celui qui est la vie. C'est le chemin qui nous guide, la vérité qui assure nos pas, la vie que nous puisons de nouveau à la source d'où nous l'avions prise. Pour que nous sachions bien quelle est sa volonté, il ajoute plus bas : «Mon père, je demande que ceux que vous m'avez donnés soient toujours où je suis moi-même, pour qu'ils puissent contempler votre éternelle lumière.» La répétition des mots ne fait qu'ajouter à la vérité des paroles, comme ceux-ci : «Abraham ! Abraham !» Et ailleurs : «C'est moi, oui, c'est moi qui efface tes iniquités.» Ce qu'il a promis, il le demande, et cette demande vient après la promesse, et il n'a pas promis auparavant et demandé ensuite. Cette promesse, il l'a faite comme maître de sa volonté et ayant la conscience de son pouvoir. Il demande à son père comme l'interprète de la piété. Il a promis d'abord pour que vous appreniez à connaître sa puissance; il a demandé ensuite pour que vous ayez l'intelligence de sa piété. Il n'a pas demandé d'abord pour promettre ensuite, car il ne voulait pas qu'on crût qu'il demandât ce qu'il avait obtenu déjà, plutôt que de faire ce qu'il avait promis. N'allez pas croire que sa demande fût inutile, puisqu'elle nous fait connaître en même temps l'unité de volonté du Père et du Fils, qui n'est qu'une preuve de l'unité de puissance, sans qu'on doive y voir la supériorité de l'un sur l'autre.

55. Nous vous suivons, Seigneur, Jésus, notre Sauveur; mais appelez-nous, pour que nous puissions aller à vous, car, sans votre appui, nul homme ne saurait monter au ciel. Car vous êtes la voie, la vérité, la vie; en vous est la puissance, la roi, la récompense. Vous êtes la voie, faites-nous-y marcher; la vérité, assurez nos pas; la vie, vivifiez-nous. Montrez-nous sans voile ce souverain bien dont vous êtes la source, et que David souhaitait de voir dans la maison du Seigneur, en disant :. «Qui nous montre les biens ?» et ailleurs: «Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants.» Là où sont les biens, là aussi est la vie éternelle et sans tache. Dans un autre endroit, il dit encore : «Nous serons remplis des biens de votre maison.» Et s'il est revenu souvent sur la même pensée, c'est pour que vous ne puissiez douter que ce souverain

bien dont parlent les philosophes n'est qu'un emprunt qu'ils nous ont fait. Faites donc, Seigneur, faites apparaître à nos yeux ce bien tout céleste dans lequel nous vivons, nous existons, nous marchons comme dans un chemin, et qui est pour nous la vérité et la vie éternelle. Faites-nous voir ce bien qui est toujours semblable à lui-même, incorruptible et immuable, qui nous donnera enfin le sentiment de tout bien avec l'immortalité, ainsi que l'atteste ce vase d'élection, ce Paul, qui a dit : «Il a été séparé de vous pour un temps, afin que vous le recouvriez pour jamais.» Ainsi il joint au mot de ministre de Dieu l'idée de l'éternité en écrivant à Philémon dont il voulait faire éclater davantage la foi en Jésus Christ en lui montrant ce bien suprême qui est dans les saints. C'est là en effet que se trouvaient un repos sans trouble, la lumière immortelle, la grâce, le pieux héritage des âmes, une tranquillité qu'aucun souci ne saurait altérer; que l'âme n'est point sujette à la mort à laquelle elle a été arrachée; c'est là que les yeux sont sans pleurs, les cœurs sans soupirs ni gémissements. Et pourquoi des larmes dans ce séjour où le péché ne pénétra jamais ? où vos saints, ô mon Dieu, ne connaissent ni l'erreur ni les inquiétudes, à l'abri de la folie et de l'ignorance, de la crainte et de l'effroi, libres des passions d'une chair souillée, dans la terre des vivants ? Et pour donner à mes paroles l'autorité d'un grand nom, n'est-il pas vrai que le prophète a dit : «Rentre dans ton repos, ô mon âme, parce que le Seigneur t'a comblée de biens; car il a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes qu'ils répandaient, mes pieds de leur chute. Je serai agréable au Seigneur dans la terre des vivants.» *Je serai agréable*, a-t-il dit, et non pas *je suis*, c'est pour l'avenir qu'il se promet ce bonheur. Mais le présent et l'avenir, le temps et l'éternité sont opposés entre eux, et puisque la terre des vivants est dans le ciel, ici-bas est la terre des morts.

56. Et n'est-ce pas ici véritablement qu'est la terre des morts, puisqu'ici se trouvent tout à la fois l'ombre de la mort, la porte de la mort, le corps de la mort ? Enfin il est donné à Pierre que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre lui. Ces portes de l'enfer, c'est la terre. C'est pourquoi il a été dit : «Qui m'arrachera aux portes de la mort ?» Car de même qu'il y a les portes de la justice, où les saints chantent et confessent le Seigneur, de même il y a les portes du crime où les impies ont osé renier Dieu. Apprenez encore que c'est ici la terre des morts : «Si quelqu'un touche un mort, il sera impur.» Or en présence de Dieu tout homme injuste est impur. Si donc quelqu'un commet l'iniquité, il est immonde; s'il vit dans les délices, il est mort; «car l'âme qui vit dans les délices est morte.» Ceux qui sont infidèles à la loi descendent tout vivants dans l'enfer, et, bien qu'ils nous paraissent vivre, ils sont déjà dans l'enfer. Un homme commet-il le crime d'usure, se permet-il un larcin, il ne vit pas de la véritable vie, selon Ézéchiël. Mais par un heureux retour, le juste observe-t-il les saints commandements du Seigneur, «il vivra de la véritable vie, et il vivra en eux.» Il est donc dans la région des vivants, dans cette région où la vie n'est point cachée sous l'ombre, où il y a gloire, et non plus obscurité. Ici-bas en effet Paul lui-même ne vivait pas dans la gloire; il gémissait dans les liens d'un corps mortel. Écoutez ce qu'il dit : «Car maintenant notre vie est cachée avec Jésus Christ en Dieu; mais lorsque Jésus Christ, qui est notre vie, aura apparu, alors nous apparaîtrons aussi avec lui dans sa gloire.»

57. Hâtons-nous donc d'aller aux lieux de la vie. Si l'homme y met jamais le pied, il vivra. Cette femme qui toucha la frange de son manteau a connu la véritable vie, et a été affranchie des liens de la mort, quand le Seigneur lui a dit : «Ta foi vous a sauvée, vas en paix.» En effet, si celui qui touche un cadavre est impur, il est évident que celui qui touche un vivant est sauvé. Cherchons donc cet être plein de la vie, mais n'allons pas égarer nos pas parmi les morts, et ne nous exposons pas à recevoir la même réponse que ces femmes dont parle l'Évangile : «Pourquoi chercher un vivant parmi les morts ? il n'est plus ici, il est ressuscité.» Le Seigneur lui-même nous apprend en quels lieux nous devons le chercher : «Allez vers mes frères, et dites leur : Je monte vers mon Père qui est votre père, vers mon Dieu est votre Dieu.» Cherchons-le donc où Jean l'a cherché et trouvé. Il l'a cherché en effet dans le commencement, et il a trouvé le vivant auprès du vivant, le Fils auprès du Père. Pour nous, cherchons-le à la fin des temps, embrassons ses pieds, adorons-le, afin qu'il nous dise aussi : «Ne craignez pas,» c'est-à-dire ne craignez ni les péchés du siècle, ni les iniquités du monde, ni les orages des passions charnelles, je suis la rémission des péchés; ne craignez pas les ténèbres, je suis la lumière : ne craignez pas la mort, je suis la vie. Quiconque vient à moi ne connaîtra pas la mort dans l'éternité; car il est la divinité tout entière; à lui est la gloire, à lui l'honneur, l'éternité, et maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.